

Ni nana en fè
Si tu viens chez nous...

JMG

Number 114, Fall 2007

Sécurité / Surveillance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14115ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

JMG (2007). Ni nana en fè : si tu viens chez nous.... *Moebius*, (114), 49–60.

JMG

*Ni nana en fê
(Si tu viens chez nous...)*

Vu des airs, le Sahara ne ressemble pas du tout à ce que j'imaginai. Mon voisin se penche sur moi pour regarder par le hublot, il pose une main amicale sur mon épaule et rit. Ses yeux pétillent, sa grande bouche pleine de dents lance des éclairs blancs. Il est heureux de rentrer « à la maison ».

— Chez nous, la terre est rouge, tu verras.

Il roule les « r » à l'africaine et il parle fort pour enterrer le tintamarre festif qui nous entoure. Il s'appelle Fernand Coulibaly, Couli. C'est lui qui a compté le premier but du match d'ouverture contre la Tunisie. Mémorable but d'une première présence de l'équipe au Mondial de foot. Dans un élan de générosité, et parce qu'il me trouve sympathique, il me donne son « pin » et l'épingle sur le revers de ma chemise.

— Maintenant, tu fais partie de l'équipe.

Deux longs bras noirs se glissent entre nous par-dessus l'appui-tête.

— Couli, tu monopolises. Allez, la belle, il faut fêter avec nous.

C'est Moussa Keita, il est saoul et il rigole.

— Les gars, vous manquez de savoir-vivre ou quoi ?

Debout dans la cursive, Pathé Diallo « le félin », Mamadou, me tend son verre. Et Modibo Sidibé s'amène, verre à la main lui aussi, puis Ousmane Farota et Sékou Sangaré.

Je me trouve sur le vol qui ramène les Aigles du Mali à Bamako. L'équipe s'est qualifiée avec un certain brio en quart de finale et après vingt-deux ans d'absence dans la compétition, elle a de quoi célébrer. C'est en héros que les Aigles reviennent chez eux. Ils sont maintenant des dieux. Des dieux exubérants et bruyants, pas très dignes mais très drôles. Une histoire n'attend pas l'autre, les plaisanteries se terminent en explosions de gaieté, et dans cette atmosphère de jovialité chaleureuse, le voyage me paraît court.

L'atterrissage est un peu rude, mais sans problèmes. L'avion vient à peine de s'arrêter que mes amis sont déjà debout, impatients de sortir. Je ramasse mon sac et avance dans la coursière, entre Couli devant et Moussa derrière qui me presse vers la porte.

La chaleur m'assaille, un masque d'air brûlant se plaque sur mon visage et gêne ma respiration. Je reste figée en haut de la passerelle : ils sont des centaines sur le tarmac grand comme un mouchoir, une foule dense et mugissante qui scande des mots que je ne comprends pas. Les gens se bousculent et se ruent vers Ousmane Farota dès qu'il met le pied à terre, je le vois disparaître dans un remous humain. Je suis paralysée. Sur le terrain, des soldats armés repoussent la foule à coups de crosse pour ouvrir un passage. En bas, au bord de la cohue, Couli. Il se retourne et m'aperçoit pétrifiée sur la plate-forme. Il remonte la passerelle en courant. Impavide, il attrape fermement mon bras et tire. Je m'accroche à lui dans la descente, trébuche sur la dernière marche, mais il me retient et nous nous enfonçons dans la foule. J'étouffe, je manque d'air. Nous passons tout près d'un soldat, je ne vois pas son visage, seulement son arme qui bascule et qui cogne. Un enfant s'écroule, la tête ensanglantée, il se fait piétiner sous mes yeux. Clameur paniquée, les gens cavalcadent et se dispersent sur la piste, ils fuient de tous côtés. La culasse d'une mitrailleuse frappe une femme au ventre. Des cris, ça hurle, des gens s'affaissent, coups de pied, de poing, mouvement chaotique, des militaires impassibles, partout. À coups de crosse.

Couli me pousse et nous nous engouffrons dans l'aérogare. Autour de moi tout va trop vite. Je ne comprends pas ce qu'on me dit. Je ne sais pas où aller. Rien ne res-

semble à ce que je connais. Je ne sais pas quoi faire. Couli s'est esquivé sans même un au revoir ; je le cherche des yeux un moment, puis je l'aperçois, à l'aise et décontracté, derrière une baie vitrée. Il a rejoint l'équipe dans une petite salle attenante, en face, à droite. La douane, probablement. Je fouille dans mon sac sans trouver mes papiers, je m'énerve et j'ai les mains qui tremblent. Au bord de la panique, je me souviens qu'ils sont sur moi, dans la pochette sous ma chemise. Je respire à fond et me dirige d'un pas que je veux décidé, mais j'ai les jambes en coton.

La salle d'arrivée fait à peine huit mètres carrés ; je la traverse en quelques foulées et je m'engage dans un couloir peu profond au plafond très haut. Une table en métal beige dresse une barrière à mi-chemin. Un homme obèse m'arrête au passage, il me dit que je dois passer la douane et il m'indique la table. Sur le mur, un écriteau fixé par des punaises indique : DOUANE. Dans son uniforme empesé, le douanier me jette un regard de profonde indifférence avant d'examiner mon passeport et mon carnet de santé. Il ne s'occupe pas de mon sac, il veut de l'argent. Je ne comprends pas, mon visa est en règle.

J'ai les mains moites et le cœur qui palpite, mais je reste ferme, il n'est pas question que je paie. J'explique qu'on doit venir me chercher, que mes amis devraient être déjà là, j'ai de bons contacts à Bamako, des personnes bien placées pouvant répondre de moi. Le douanier ne m'écoute pas ; il fixe un point entre mes sourcils et se pince les lèvres.

Un attroupement coloré se forme au bout du couloir, et je me décontracte lorsque j'entends les badauds entonner le dernier tube du groupe Bamada « No more cigarette a banna, a banna. » J'aperçois de loin Habib qui se détache du groupe de ses admirateurs, il serre les mains au passage. Je lève les bras très haut et il me répond par un signe. Le douanier a remarqué le chanteur, lui aussi.

— Vous connaissez monsieur Koité ?

Il tamponne rapidement mon passeport, tap-tap, et me le tend en me souhaitant la bienvenue.

Habib regarde le douanier, lui dit quelque chose en bambara – à son ton, je crois comprendre qu'il le rabroue

— avant de se tourner vers moi. Il retire ses lunettes noires et ses yeux me palpent doucement.

— Tu as fait bon voyage ?

Dehors, il y a du monde, des curieux et des groupies qui attendent, et quand nous sortons, deux enfants s'élancent et se disputent mon sac, mais Habib les repousse gentiment et il siffle. Un jeune garçon accourt. C'est Anicet, le « petit frère » de service. Habib lui donne le sac.

Appuyé nonchalamment contre le Land Rover garé en face, mon vieil ami Baba Sissoko nous observe tranquillement sans bouger. Toujours égal à lui-même, ce cher Baba. Véritable lion de brousse, il ne s'active que pour jouer du tamani avec Habib ou pour chasser la femme, et jamais en plein jour, surtout pas quand il fait 40°C à l'ombre comme aujourd'hui. Je crie « BaBaaaaa ! » et je m'élançe vers lui.

— Tériya sara wa ?

Ses grands yeux aux paupières lourdes s'éclairent et roulent de plaisir, mais il ne bronche pas, il hoche seulement la tête.

— Ayi, Tériya man sa.

Habib fronçe les sourcils et fait tchh-tchh, en signe de désapprobation : les démonstrations publiques d'affection l'embarrassent, et les gens nous regardent.

— Bon, c'est pas tout ; maintenant il faut y aller.

Je m'installe derrière avec Anicet et nous partons. À la sortie du stationnement, nous croisons un *sotrama*, minibus vert plein à déborder, véritable pyramide humaine avec ses passagers entassés si nombreux sur le toit que deux ou trois en déboulent dans la courbe qui précède la grand-route. Les autres ont la chance pour eux, se moque Baba, la route est en ligne droite jusqu'à Bamako.

La route traverse d'un long sillon noir la terre rouge et aride, elle s'ouvre comme une cicatrice sur la savane teigneuse où s'éparpillent les rares touffes d'une herbe sèche et grise, raide comme du poil d'éléphant. Aucun arbre, rien que de la poussière rouge sur des kilomètres de bitume jusqu'à Bamako. Le soleil tape dur, la chaussée miroite et ondule. Je me sens nauséuse, je me tais.

Nous passons une série de taudis en tôle devant lesquels sont assis des gens vêtus de haillons et, plus loin,

trois hommes qui marchent en bordure de la route, ployant sous un amas d'ustensiles usagés. Près d'une hutte faite de rebuts divers agglutinés, une femme bat un enfant avec un seau de métal galvanisé. Les cris de la petite s'atténuent avec la distance. La chaleur, l'aridité, le paysage désolé. La pauvreté m'entre par les narines et dans les yeux comme un souffle brûlant. Je regarde défiler le décor.

Nous venons de franchir une limite invisible marquée par une maison en béton, sans toit. Et encore une autre. Nous approchons de la ville, les maisons se resserrent de kilomètre en kilomètre. La plupart, comme les précédentes, n'ont pas de toiture. Baba m'explique que les maisons peuvent rester ainsi inachevées durant des années, il n'y a que les riches qui construisent très vite et sans interruption. Un garçon nous envoie la main d'une boutique de fortune : deux planches sur lesquelles sont posées des bouteilles de fioul et des chambres à air de vélos.

— A flè!

Anicet tire sur ma manche en s'esclaffant et pointe vers une habitation. Une chèvre est en train de brouter du linge qui sèche sur le dessus de la maison. Il trouve ça si drôle qu'il en perd le souffle et hoquette.

Pas étonnant qu'elle soit si maigre!

À la seule idée de nourriture, une faim sournoise se réveille et plante ses doigts sales dans mon estomac.

— Dis Habib, est-ce qu'on pourrait s'arrêter dans un maquis?

— Impossible, Baba et moi on a la balance du son pour ce soir, alors tu viens avec nous au CCF. Mamadou va s'occuper de toi. Après, on va à l'hôtel du Fleuve et Vittorio va te trouver une chambre. Ensuite, on mange.

— Mais, Habib...

Baba se retourne, l'air facétieux.

— Sois patienteu... on arriveu...

Et il me jette un sac de cacahouètes dont Anicet s'empare au vol en me faisant un clin d'œil.

Des parcelles de verdure parsemées de grands arbres et de maisons roses se substituent à la sécheresse du paysage. Bamako. Couleurs d'oasis, la ville se profile sur les rives du Niger qui scintille. Baba me regarde en coin, il se met

à chanter doucement, *Ni nana en fè...* Si tu viens chez nous... Depuis trois ans que je rêve de Bamako, j'y suis enfin. Chante à mi-voix Baba.

Après le pont des Martyrs, le square Lumumba et ensuite, à gauche, l'avenue des Nations. Nous naviguons à travers les klaxons, entre les motos et les sotramas, dans un nuage âcre et noir de gaz d'échappement. L'affluence de sensations forme en moi un brouillard mouvant : les édifices ultra-modernes flanqués de mesures, les échoppes, la musique, les silhouettes au port altier, les boubous multicolores, les odeurs de friture et de viande mêlées aux effluves d'égouts, les bords de rue jonchés de déchets, la beauté des visages, la majesté des arbres, la poussière, ocre et rose, la puanteur urbaine. Tout en contrastes violents, Bamako m'ébranle profondément et je ressens quelque chose qui s'ouvre en moi et répond. C'est réel, je suis ici. Bamako.

Le Centre culturel français dort dans l'ombre paisible des grands tamariniers. Nous sommes arrivés. Le moteur s'arrête et Habib descend d'un pas souple.

— On se retrouve tout à l'heure, Laurent m'attend.

Il s'éloigne et disparaît à l'intérieur du CCF. Je n'ai pas encore refermé la portière qu'une grappe d'enfants m'entoure.

— Cadeau, madame, cadeau.

Leur visage avide levé vers moi, ils me tendent leurs mains qu'ils agitent en se tortillant. Anicet les disperse en tapant dans ses paumes. Comme un essaim, les gamins déguerpissent pour nous rattraper à l'entrée devant laquelle ils se plantent.

— Ne leur donne rien, m'avertit Anicet, faut pas les encourager, c'est pas bien.

Passé la porte d'entrée du centre culturel, l'espace s'ouvre sur une cour intérieure. Une odeur minérale monte du sol dallé et se mélange aux effluves végétaux et résineux en suspension dans l'air. L'ombre claire y ondoie et tire un voile diaphane sur la rue et sa lumière redoutable.

Un petit homme trapu à la peau très foncée vient à notre rencontre. Baba lui remet les clés du Land Rover et ils s'entretiennent un moment à voix basse en bambara.

Anicet a glissé sa main dans la mienne et me dévisage en souriant.

— Qu'est-ce que t'as à me regarder comme ça ?

Il plisse les yeux de plaisir.

Baba me présente Mamadou Diabaté, chef de l'entretien et chauffeur à ses heures. Ses gestes calmes sont empreints de dignité, sa voix est un peu traînante, il a le regard vif et franc. Il porte une calotte blanche.

— Sans Mamadou, on est tous dans la meerde. Il est in-dis-pen-sa-ble, le mec. Pas vrai, Mamadou ?

Le visage de Mamadou se ferme. Il ne répond pas, il fixe ses orteils qui se recroquevillent. La cour semble se resserrer sur sa présence qui s'assombrit. La masse immobile de son corps ferme l'espace.

Un grand blond avec un visage de fouine s'avance et me tend la main.

Salut. Je m'appelle Laurent.

Ses doigts fuyants effleurent à peine les miens et s'envolent dans une courbe élégante sur sa nuque. Le geste a quelque chose de gracieux et de féminin, mais la voix qui l'accompagne tombe abrupte et métallique.

— Tout à fait couleur locale, il ne te manque que le boubou.

Laurent a remarqué mes mains dessinées au henné. Mamadou lève les yeux et me fixe, il lit mon malaise et détourne le regard. Baba passe son bras autour de mes épaules et dépose un baiser sur mes cheveux.

— T'occupe pas de lui, Nana, il est jaloux.

Une porte s'entrouvre, dans le fond, à droite. La tête d'Habib apparaît.

— Mais qu'est-ce que vous faites ? On n'a pas toute la vie, quoi.

Baba hausse les sourcils et roule ses grands yeux ronds. Nous nous dirigeons sans nous presser vers l'amphithéâtre où s'impatiente Habib. En ouvrant la porte, Baba me fait un clin d'œil et lance derrière lui :

— Laurent, t'es un con.

Ça va, j'ai compris. Faut pas toucher à la copine.

Mamadou à mes côtés, nous observons s'activer les autres un moment, plus par politesse et par désœuvrement que par intérêt véritable. La salle est spacieuse et très

bien construite, l'acoustique formidable. Les voix portent clair et loin. Comme dans une cathédrale, mais sans l'écho des litanies. Anicet s'est écrasé dans un fauteuil près de la scène, il suce ses doigts. J'ai toujours faim. Une faim maintenant dure et noueuse, une faim de racine qui m'enferme l'estomac.

— Mamadou, si je ne mange pas maintenant, je ne tiendrai pas le coup.

Anicet a l'oreille fine, il se lève et vient vers nous en grimaçant et en se frottant le ventre. Mamadou m'a entendue, il ne répond pas, il paraît réfléchir. Laurent s'approche d'un pas vif, l'air contrarié.

— Il y a un pépin avec les sans-fils, Mamadou. Il faut aller chercher Jean-Lou au Palais de la culture et lui dire d'apporter des adaptateurs pour les Samson, avec des piles de rechange et aussi deux AKG avec des pieds perche.

Puis, se grattant l'aile du nez, il me dit :

— Désolé, mais tu devras te débrouiller toute seule, ma grande, parce que j'ai besoin de Mamadou, là.

Il s'en retourne déjà vers la console de son et jette par-dessus son épaule :

— Allez, Madou, grouille-toi.

Anicet a glissé sa main dans la mienne, il m'observe pendant que Mamadou me demande si je veux l'accompagner. Je préfère chercher un endroit où manger. J'en profiterai pour me familiariser avec Bamako.

— Bon, alors laisse ton bagage ici et prends Anicet avec toi, comme ça tu ne risques pas de te perdre.

Je souris à mon jeune ami.

— On n'a besoin de personne, on s'arrangera bien tous les deux, non ?

Tout rayonnant, il me prend par la taille.

— Brochettes et beignets ou riz-sauce ?

— Je m'en remets à toi, ton choix.

— Alors riz-sauce. On y va ?

Une fois dans la rue, je me sens prise d'une curieuse fièvre. Malgré ma fatigue et la sensation de dédoublement, je me sens revivifiée, énergisée. La chaleur, pourtant accablante, ne m'incommode pas. Je marche dans un état second où tout ce qui m'entoure, les sons, les couleurs, les mouvements me parviennent vifs et distincts. Je respire

par la peau un air compact et collant, je le goûte sur ma langue. Mes pieds sont couverts de poussière rouge, douce et sèche comme du talc. Le soleil me mord la nuque. Ça sent l'urine et la terre, la sueur et l'encens, le feu de charbon.

Dans l'ombre inexistante, la multitude fourmillante et diaprée flamboie farouchement. Le soleil s'infiltré partout, absorbe, dessèche et déshydrate tout, sa chaleur grésille sous une fine pellicule de poussière rouge. Partout la poussière. Sur les paupières, dans les voix, sous les ongles, sur les taximanés contre leur voiture, sur les femmes portant de grands paniers sur la tête, sur les marchands derrière leur éventaire et sur les gamins se pourchassant à travers la foule, sur Anicet dans ses vêtements trop grands et sur moi dans mon corps trop blanc. Poussière recouvrant Bamako qui palpète brûlante et fiévreuse, vivante dans la lumière ardente de l'après-midi.

Anicet me fait signe et nous entrons dans un minuscule bouiboui aussi sombre qu'un placard. Un comptoir, trois grands chaudrons, une pile d'assiettes en métal, des verres en plastique et un bol rempli de sachets de jus. Dans la pénombre enfumée, je distingue mal les visages, mais je sens les regards luisants sur moi, je suis la seule blanche, trop blanche. Jamais auparavant je n'ai pensé à la couleur de ma peau.

Je m'approche du comptoir où Anicet discute avec un garçon à peine plus vieux que lui qui me demande :

— Française ?

— Non, Canadienne.

Il hoche la tête en souriant et me tend la main.

— Ah oui, tabarnaque.

Il est content et fier de me parler « canadien », je me tais pour ne pas le froisser. Le garçon s'appelle Bakari et il travaille pour son frère Souleymane à qui le bouiboui appartient. Il connaît beaucoup de Canadiens, me dit-il, mais ceux-ci ne viennent pas manger ici d'habitude. Est-ce que je veux du poisson ? Mais Anicet me fait signe de dire non. Je me penche sur les chaudrons. Du riz, une sorte de ragoût à l'arachide, une sauce rouge et parfumée. Mes narines frémissent, je salive et mon estomac gargouille. Le visage d'Anicet s'illumine d'un rire silencieux

et il me tend sa main ouverte. Je lui donne mon portemonnaie, il paye. Bakari plonge une grande louche toute bosselée dans la sauce qu'il touille un moment avec sérieux, puis il me présente une assiette de riz-sauce, et nous donne enfin deux sachets de jus de bissap. « I ni dumini », nous dit-il.

Nous sortons à l'air et au soleil. Anicet pose les verres sur le sol et prend un cruchon d'eau près de la porte. Nous rinçons nos mains que nous essuyons sur nos chemises. Assis par terre, adossés contre le mur, nous mangeons avidement avec les doigts en faisant des petits bruits mouillés.

Dans les dernières lueurs, le grand manguier devant l'hôtel du Fleuve crache une nuée piaillante de chauves-souris. Autour de 19 h, le jour s'évanouit furtivement. Ma chambre enveloppée de pénombre donne sur un jardin minuscule entouré d'un muret en argile rouge. Pas question de prendre une douche, la sécheresse a tari le puits. Accroupie sous un arbre, je me lave au seau, avec une calebasse que je plonge dans l'eau tépide, je mouille mon visage, ma nuque et mes bras, mais sans me rafraîchir. J'entends le rire de Baba qui discute à l'intérieur avec Vittorio, un air de kamalen kòni flotte dans l'atmosphère nocturne. Je résiste à l'envie de m'étendre et j'enfile mon boubou bleu avec une pensée pour Laurent.

Baba s'éclipse et je me fraye un passage dans la foule qui se presse à la porte de l'amphithéâtre. Tout Bamako s'est rassemblé ici ce soir. Dans les premières rangées, les dignitaires et leurs épouses portent des habits richement brodés et l'or étincelle sur leur peau. Comme une onde qui se propage, du centre jusqu'au fond de la salle, la couleur des boubous s'assombrit et le nombre de cauris diminue dans les coiffures. Circulant sur les crêtes en velours des strapontins, les parfums agressifs rivalisent avec l'odeur musquée des corps et s'immiscent dans les plis

bruissants des tissus. La sueur et le graillon imprègnent l'air saturé d'anticipation. Soudain, à travers la touffeur et l'animation, le roulement d'une mambisa s'élève et appelle au silence.

Les danseurs du Kotéba entrent en scène, les youyous fusent, les gens frétilent et remuent sur leur siège, les djembés grondent et claquent, les pieds nus battent la scène, les mains volent sur les peaux tendues. Et puis, silence abrupt, le griot s'avance, fier et noble dans son costume mandingue. Il s'assoit devant son balafon, joue une mélodie traditionnelle, puis commence à raconter l'histoire de son peuple. L'épopée des ancêtres prend vie, héros et vilains s'affrontent dans un ballet épique ponctué par le tamani de proverbes que la foule reconnaît au rythme. La saga se déploie dans les danses et les chants auxquels les gens répondent, interpellant les acteurs, commentant l'action et s'exprimant à voix haute. Des femmes se lèvent et brandissent d'indignation leur éventail de paille, puis se rassoient et se pâment ou s'attendrissent, d'autres se déhanchent dans les allées, sur les côtés, entre les sièges. La moiteur étouffante, la musique et l'agitation m'enserrent dans un cocon de sensations brumeuses. Au moment où le destin du Mandé prend un tour tragique, mes épaules s'affaissent, ma tête s'alourdit et dodeline. Et alors que, tout à son drame, la foule gémit, pleure et se désole pour Sundjata l'invalidé, je sens mes paupières glisser et je coule doucement comme une pierre poreuse dans l'eau sombre et glauque du sommeil.

